

que diminué l'inégalité entre les hommes, en favorisant le libre essor et les aptitudes de chacun. Créée par l'effort de la liberté et du travail, la propriété, récompense terrestre de l'économie, de l'épargne et de la bonne conduite, en dépit de tous les efforts des niveleurs, ne présentera pas moins d'inégalités que la science ou la vertu. C'est donc une ridicule et dangereuse chimère que celle d'une égalité absolue. Pour l'obtenir, non-seulement il faudrait pouvoir corriger la nature et mettre l'égalité là où elle a mis l'inégalité, mais, avant tout, il faudrait dégrader l'homme en lui ôtant la liberté, cette mère féconde d'inégalités et de supériorités de toute sorte. Faites de l'homme une bête et de la société un troupeau, et alors seulement vous pourrez aspirer à réaliser cet idéal d'égalité absolue.

Un plus beau rêve que l'égalité absolue est celui de l'innocence absolue ; mais, pour être plus beau, il n'en est pas moins chimérique. Les passions sont éternelles comme la nature humaine. Pour atteindre sa fin, pour demeurer maître de lui, pour faire prédominer les nobles passions sur les passions inférieures, toujours l'homme sera dans la nécessité de combattre, et dans cette lutte intérieure de tous les instants, à côté des victoires, combien n'y aura-t-il pas toujours de tristes défaites à enregistrer dans l'histoire morale de chaque individu ? Combattre, vaincre, travailler, souffrir, voilà ce dont jamais aucun perfectionnement social ne dispensera tout homme venant en ce monde. Il est possible de mieux préserver la société contre les effets extérieurs de la pensée du mal, mais non pas de l'expulser de l'âme du méchant. Concluons que rien jamais ne sera changé aux conditions du mérite et du démerite absolu des individus, et que c'est au prix du travail, de la lutte et de la douleur que l'homme, sous peine de déchéance et de dégradation, devra accomplir sa destinée sur cette terre.

Il est vrai qu'on fait briller à nos yeux la magique perspective d'un état social où la vie ne serait qu'une perpétuelle fête, le travail un plaisir et d'où la douleur serait bannie. Je croirais plutôt à toutes les métamorphoses d'Ovide qu'à la seule métamorphose du travail en un perpétuel divertissement. Tout